

Art brut de décoffrage

En arrachant les mots écrits par des personnes internées à l'oubli pour les installer dans une mise en scène et en sons caustique, Olivier Martin-Salvan et Philippe Foch s'éloignent des codes et des conventions pour magnifier l'art brut.

Comme souvent, c'est dans l'obscurité que tout démarre. On devine une cage, des mouvements, des bruits. Quelque chose bouge, qu'une faible lumière latérale vient éclairer. On ne sait pas encore que Philippe Foch est dans cette cage, encore moins la manière dont il va illustrer les propos portés par le colossal Olivier Martin-Salvan.

Installé dans sa prison métallique comme dans un temple de la musique concrète, le percussionniste est entouré d'instruments, mais aussi et surtout de matériaux desquels il va tirer des sons étonnants, effrayants. Des tuyaux, des barres de fer, les plaques métalliques, des pierres, de la paille, du bois : tout est source sonore pour écrire une partition riche loin des codes. Côté textes aussi, les conventions sont balayées par une liberté de ton, de syntaxe, de rythme, une spontanéité généralement mise en berne par les règles si longtemps apprises.

Il n'est pas toujours facile de suivre le cheminement des histoires que livre Olivier Martin-Salvan, mais on est rapidement comme aspiré, absorbé par celles-ci, et surtout par l'ambiance mise en place par les deux complices.

Poésie tendre

Vêtu de robes superposées, constituant un patchwork de pièces de tissus colorées, assemblées librement comme le sont les mots, l'acteur nous éclabousse de ses paroles comme d'autant de cris primaux. L'absurdité suit la lucidité, la poésie est tendre mais le plus souvent crue. On est secoué pour le moins par ce *Jacqueline, Écrits d'art brut*, mais ce trouble d'un certain ordre établi est salutaire et nous rappelle que c'est le plus souvent de la transgression des codes que naît la créativité.

Christophe SCHNEIDER

Olivier
Martin-
Salvan



Martin Argyroglo

Scènes

Le chœur des aliénés

Chambre d'écho aux écrits des patients des institutions psychiatriques, la création d'**OLIVIER MARTIN-SALVAN ET PHILIPPE FOCH** est une plongée musicale et poétique en psychés troublées.

PROSPECTEUR PIONNIER DES ŒUVRES PRODITES PAR LA MARGINALITÉ SOCIALE et à l'origine de l'expression "art brut", Jean Dubuffet organise la première exposition dédiée à cette pratique en 1949. Dans le catalogue de l'événement, l'artiste en précise la définition, justifiant le rassemblement de créations artistiques considérées en son temps comme illégitimes. *"Nous entendons par là des ouvrages exécutés par des personnes indemnes de culture artistique."*

Explorant le versant littéraire de cette production hors norme, Olivier Martin-Salvan et Philippe Foch s'aventurent, avec [zaklin] Jacqueline, écrits d'art brut, dans le chaos des textes produits par des patients de diverses institutions, dont l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne à Paris. *Écrits bruts*, ouvrage de référence de Michel Thévoz, devient une bible dans laquelle ils puisent pour sélectionner

une déferlante hétéroclite de témoignages, aussi poétiques qu'hallucinés. Pour cette plongée en apnée dans les eaux troubles de la démence, nos deux explorateurs des âmes en souffrance se sont réparti les rôles. Habitant une cage métallique semblable à celles que l'on plonge en mer pour observer les mœurs des requins, le musicien Philippe Foch teste ses talents de percussionniste en faisant résonner tout ce qu'il trouve à portée de main.

Le reclus volontaire passe des grincements d'un archet frotté sur le grillage à la caresse d'une peau de tambour, s'arme de fagots de bois pour flageller ce qui l'entoure ou aiguise nos sens à l'épreuve de diverses pierres, composant en direct une bande-son dissonante et bruitiste.

Monstre des profondeurs, drapé dans les remous colorés d'un vestiaire qu'il traîne en permanence dans son sillage, Olivier Martin-Salvan tourne

autour de cette cage comme un grand prédateur venu des abysses de l'inconscient collectif. Changeant sans cesse d'apparence en tirant parti de son inquiétante silhouette, il se mêle au concert en soufflant dans des tubes d'acier desquels s'élève un chant de baleines empli d'un désespoir immense.

A fleur de peau lorsqu'il prête sa voix aux diverses suppliques de ses auteurs, son incarnation parfois frôle la possession, quand il fait entendre l'unisson de la sainte colère exprimée dans les missives touchantes qui témoignent de leurs délires. L'urgence impérative d'écrire se mêle alors à une rage humoristique qui multiplie, pour notre plaisir, les bras d'honneur à l'ordre établi. **Patrick Sourd**

[zaklin] Jacqueline, écrits d'art brut d'Olivier Martin-Salvan et Philippe Foch. Les 28 et 29 janvier, Maison de la Culture, Bourges. En tournée jusqu'au 29 mai



Critiques Théâtre

Jacqueline, écrits d'art brut

Avec cette pièce qui fait vibrer les mots d'hommes et de femmes internés, Olivier Martin-Salvan et Philippe Foch réalisent non seulement une prouesse d'interprétation mais oppose à la misère psychologique, idéologique et culturelle de la langue, un chœur viscéral, plein de chair et bien en vie.

Par Orianne Hidalgo-Laurier
publié le 7 nov. 2019



Pour tout préambule, une anémone de mille tiges de bois se meut entre les barreaux d'une cage, jouant avec les rais de la lumière et les réverbérations métalliques. Au sol, à l'extérieur, gravite une masse multicolore et rampante. Et puis, la chrysalide éclot : un homme géant s'en élève, magnifié par les

VOIR LE SITE

[du Tandem Arras Douai](#)
[du Centquatre](#)

couches de vêtements bariolés, qui de cocon deviennent manteau, rehaussant sa longue barbe brune. Et d'une voix puissante : « *J'ai eu trois maris, j'ai eu des trillions des billions d'enfants, entre autres une portée de 400. L'aîné s'appelle "Hurteran". [...] Ils sont en bas dans les bas-fonds, où on leur fait supporter des vices monstrueux. Ils ont le toupet de prendre mes enfants, de les cuire en pain et de me les donner à manger. [...] Je suis le commencement du monde et j'ai vécu des siècles.* » Le Chronos se racle le ventre nerveusement, fouille dans ses nippes. Ce qui naît sous nos yeux comme un conte, où le merveilleux côtoie l'angoisse, prend en réalité sa source dans les écrits qu'Olivier Martin-Salvan a exhumé de l'invisibilité voire de l'indifférence. Fouillant dans les archives de l'hôpital psychiatrique de Saint-Anne à Paris et puisant dans les *Écrits bruts* rassemblés par Michel Thévoz et publiés en 1979. Des textes « bruts » donc, auxquels le comédien et le musicien donnent chair et voix.

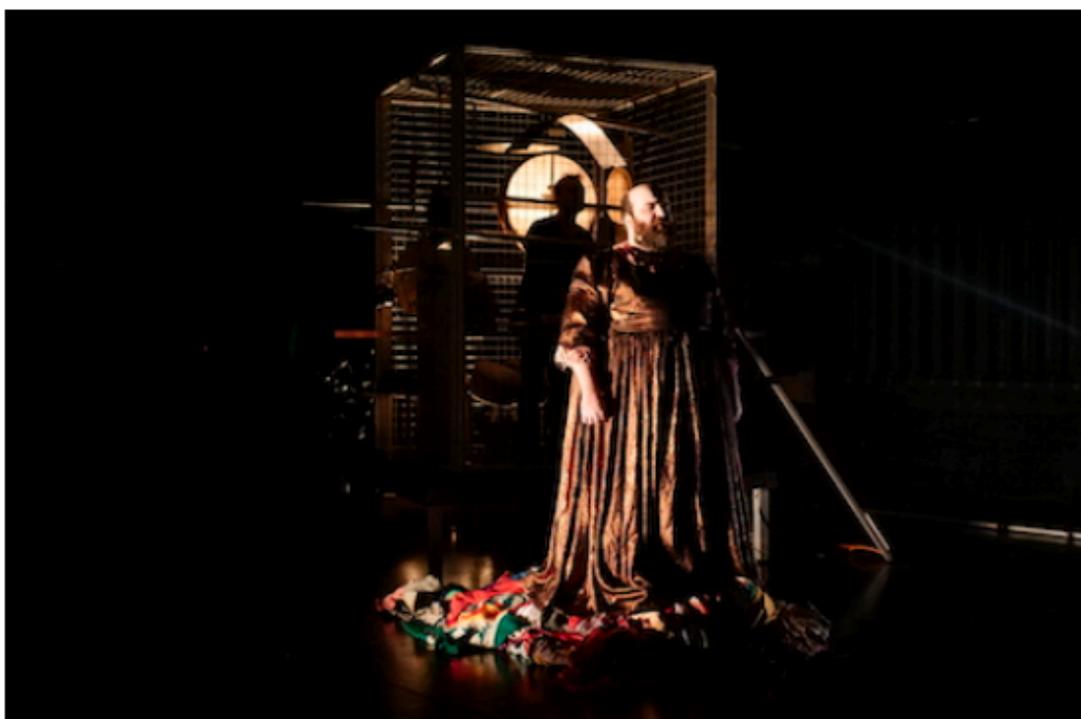


p. Raphaël Mesa

Faire transpirer la nécessité de dire

Ces dernières années, l'engouement du marché de l'art pour ce que Jean Dubuffet a appelé l'Art brut – une création libérée de tout académisme et de toute éducation à l'art – s'est cantonné aux productions plastiques. Rares sont ceux qui s'intéressent aux mots de ces autodidactes, souvent en marge de la société normée : en les interprétant, Olivier Martin-Salvan les reconnaît comme un art littéralement vivant. Faire vibrer et respirer ces langues, pétries d'allitérations, explosant les barrières de la grammaire et de la syntaxe, sans autre narration que le fil d'une pensée construite par éclairs, échos ou flux débordants : la performance est de taille. À l'issue d'un long travail de recherches et d'études, le comédien en incarne non seulement les auteurs – tantôt anonymes, tantôt identifiables – mais aussi leurs tics d'écriture : Jules Doudin, ouvrier agricole diagnostiqué schizophrène, se gratte le crâne

jusqu'au sang ; Margueritte Pillonel, mère de famille, psalmodie des listes de courses ; Annette Libotte, qui ne croit pas à la mort de son mari dans les tranchées... Il les porte tous ensemble à travers cette robe multifacettes, créée par Clédat & Petitpierre, dont chacun des pans de tissus semble exhaler une existence entière. Dans sa cage, Philippe Foch traduit l'envers et le double musical de ces figures, pianotant sur des gongs, tambours mais aussi pierres, tubes d'acier ou encore néons à coups d'archer ou de scie. Entre les deux, dansent dans le clair-obscur les particules de poussières soulevées à chaque mouvement du comédien. Dans cette geste des âmes, littérature, théâtre, musique, lumière et costume sont mis sur un pied d'égalité, pour faire transpirer en chœur une sorte de nécessité à dire malgré tout l'appareil médico-judiciaire, mais aussi culturel, destiné à l'anesthésier à l'abris du regard de la société : « *On s'amuse avec les gens calmes à les faire révolter pour que je parle plus bas* », « *Je vous foud mons pied sur lat gaullent si je Doit me soumettre a cette charozgnent je suis méprizer conptinutellement* ».



p. Raphaël Mesa

Tous des cons

Loin d'offrir la « folie » en pâture au public, *Jacqueline* en éclaire une dimension presque libertaire sans pour autant l'exotiser. Comme l'écrit sans détour Émile Josome Hodinos, graveur de médaille interné à 23 ans : « *Les Jésuites des cons - Le Colège de France des Cons - L'École de Médecine des Cons - Les Beaux Arts des Cons - Le Conservatoire de Musique des Cons - Toutes les Ecoles des Cons - La Médecine des Cons - Les Préfets des Cons - l'Hotel de Ville des Cons - Tous des Cons* ». La clef de voûte de la pièce, dédiée à Jacqueline – patronne d'un institut de beauté avant son internement –, présente un personnage magistral, drapé à la manière d'un portrait en pied aristocratique. Sa langue à elle – ponctuée par des « *et caetera* » et des alitérations en K – renvoie à la face de la société *comme il faut* toute sa violence

aliénante, avec une lucidité déconcertante : elle ne veut plus parler aux gens qui lui font du mal – « *les hommes sont un sexe de brutes* ». « *Pourquoi moi je dois parler comme toi ?* » avance-t-elle encore, en conversation avec son médecin. L'imprécision temporelle, renforcée par l'atmosphère du conte, n'est pas artificielle : si elles se sont réformées ou « modernisées » depuis la fin du XIX^e siècle, les structures de contrôle social restent les mêmes à l'heure où porter un voile peut suffire à être éjecté de l'espace « républicain ». Outre l'horizontalité de la mise en scène, c'est bien le fait de faire résonner ces langues insubordonnées dans un théâtre – l'un des temples du français « virtuose » – qui renvoie à la lutte culturelle et idéologique en cours sur le terrain du langage. Quand les « experts » de la « gouvernance » vident le vocabulaire de son sens et imposent leur version du « vivre-ensemble », quand ceux qui hurlent à la novlangue orwelienne en multiplient les entrées, on se dit que les mots peuvent être la première des prisons ; et que c'est dans ces textes bruts, de chair et de sang, que l'on pénètre une certaine réalité. Il suffit de regarder le corps et la voix de cet homme se déformer à mesure qu'il les déverse sur la scène, et ce musicien qui finit par absorber les barreaux de sa cage à force d'en faire un instrument.

> **Jacqueline [zaklin], écrits d'art brut de Olivier Martin-Salvan**, jusqu'au 7 novembre au Tandem, Arras ; du 10 au 15 janvier dans le cadre du festival Les Singuliers au Centquatre, Paris

[3AKLIN] JACQUELINE

CONCEPTION OLIVIER MARTIN-SALVAN

SCÈNE NATIONALE DU SUD-AQUITAIN, BAYONNE LES 04-05/02, LA COMÉDIE DE SAINT-ETIENNE DU 12 AU 15/02, FORUM MEYRIN LE 29/02, THÉÂTRE NATIONAL DE BRETAGNE, RENNES LE 03/03 (Vu au Centquatre en janvier 2020)

« En mettant en scène pour la première fois des textes écrits par des personnes marginalisées, Olivier Martin-Salvan ouvre une percée dans la tête des "fous", dont l'acuité existentielle ferait rougir les plus sains d'esprit. »

CONTES DE LA FOLIE ORDINAIRE

— par Mathias Daval —

Les archives de l'hôpital Sainte-Anne, exhumées dans les « Écrits bruts » compilés à la fin des années 1970 par le Suisse Michel Thévoz, historien de l'art et proche de Dubuffet, constituent une matière poétique et théâtrale inouïe. Olivier Martin-Salvan, porté par la grâce, le démontre avec talent.

« Le vrai art, il est toujours là où on ne l'attend pas. Là où personne ne pense à lui ni ne prononce son nom », disait Dubuffet. C'est peut-être là le secret de « [3aklin] Jacqueline », que la véritable pensée d'une société se trouve tout autant dans la parole de ceux qu'elle exclut – ceux à qui seule leur folie rend la réalité supportable. Michel Thévoz semblait considérer l'art brut comme le retour du refoulé de notre culture occidentale, et Martin-Salvan met en chair et en mouvement l'étrangeté fondamentale des aliénés et du rapport au monde qu'il instruit. Pour Jules, Annette ou Marguerite, anciens patients du centre psychiatrique, le langage, désarticulé, est celui de la souffrance, de la

colère, de l'espoir ou de l'amour : c'est un langage primal mais qui rejoint par moments l'outillage grammatical et lexical d'un Valère Novarina (dont Martin-Salvan, sans hasard, fréquente le théâtre depuis « L'Acte inconnu », en 2007), créant des personnages définis par leur dire, par la singularité formelle de leur témoignage. Comme la recomposition d'une réalité alternative propre au langage.

“

« La folie est la beauté elle-même »

Le monologue de Jacqueline l'atteste, dont la pensée s'abrège récurremment en « etc. », traduisant aussi bien le trop-plein que les impasses mentales ; ou encore cette tirade rabelaisienne de Jules Doudin, ouvrier agricole au début du siècle passé, dans laquelle il annonce qu'il est « eantrez dant voz relatsion le jour des Laen quarante prener moi pourz uns jant fouttre je suis de latge at monts frere » ; et que dire de la beauté suffocante de ce texte anonyme, véritable poésie en prose : « J'ai eu trois maris,

j'ai eu des trillions des billions d'enfants, entre autres une portée de 400 [...]. Je suis le commencement du monde et j'ai vécu des siècles [...]. Je suis raclée, raclée raclée. Sorti de mon corps c'est fini. » Si la forme du spectacle est volontiers surréaliste et obsessionnelle, on est loin ici d'un dadaïsme esthétisant de salon, c'est une force brute qui est à l'œuvre, incarnée avec cet alliage subtil de fougue et de douceur qui distingue, à chaque fois, les prestations scéniques de Martin-Salvan. Portée par une mise en scène et une scénographie impeccables, sa performance est ponctuée par les obsédantes interventions musicales de Philippe Foch, enfermé dans une cage métallique saturée d'objets-percussions dont la plainte ou le grincement réverbérés constituent l'écho d'un abîme psychique. Émouvant, « Jacqueline » est un spectacle qui attaque les nerfs sans pathos, sans complaisance, sans redondance. Qui fait foi de l'urgence et de la vitalité de la parole. « La réalité n'est qu'une ombre. Appelle imagination ou folie ce qui la divinise. Alors la folie est la beauté elle-même », disait Musset.

FOCUS



« Jacqueline » © Yvan Clédat

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

« La folie de la société nous fragilise »

Après avoir campé le Père Ubu, Olivier Martin-Salvan revient avec *Jacqueline*. Six textes d'art brut, fruit de personnes internées. Un hommage inventif et poétique à ces oubliés de la littérature. Entretien.

Une large cage métallique trône au milieu de la scène. Le décor de *Jacqueline*, nouvelle pièce d'Olivier Martin-Salvan et Philippe Foch, se veut minimaliste. L'acteur impressionne.

Au gré d'une logorrhée de prime abord décousue, l'acteur se débat dans sa longue robe patchwork comme autant de traces tissées des névroses et obsessions des personnages. *Jacqueline* était esthéticienne avant que la folie la prenne, elle est la colonne vertébrale du spectacle. Pour lui donner voix et corps, Martin-Salvan a puisé dans les archives de l'hôpital Sainte-Anne à Paris, la collection d'art brut de Lausanne ou encore le LAM à Villeneuve-d'Ascq (Nord). Par le prisme de ces « fous », *Jacqueline* interroge la langue et nos consciences. La musique « organique » de Philippe Foch vient souligner le propos et dévoile une poésie étrange.

Comment est née l'idée de *Jacqueline* ?

OLIVIER MARTIN-SALVAN J'ai eu la chance de travailler avec Valère Novarina. Il mène un travail de déconstruction du langage. Selon ses parents, il écrivait dès son plus jeune âge, très « bizarrement ». Il fut soutenu et rassuré par Jean Dubuffet, peintre et grand spécialiste de l'art brut. J'ai rencontré Novarina en 2007. Il m'a invité à me pencher sur cette forme d'art. À la faveur d'une discussion, j'ai parlé de mon oncle érudit mais clochard qui vivait de troc et réalisait de petites statuettes. Selon lui, mon oncle était un artiste d'art brut. Ces individus ne sont pas systématiquement fous et possèdent la nécessité de créer.

La peinture est reconnue comme forme d'expression. Hormis quelques auteurs célèbres comme Artaud ou Wolfson, l'écriture est le parent pauvre...

OLIVIER MARTIN-SALVAN J'ai eu beaucoup de difficultés à retrouver les textes. Beaucoup d'entre eux ont été brûlés ou perdus. J'ai fréquenté beaucoup de musées et j'ai consulté les archives de l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne. L'idée était de faire un spectacle et non devenir un spécialiste du domaine. Je n'entends pas devenir le Cautère de l'art brut. J'ai cherché chez Novarina, Artaud ou Rabelais. J'ai rapidement abandonné Artaud car ses lettres traduisaient



Pour donner corps à *Jacqueline* et aux autres personnages, Olivier Martin-Salvan se débat dans une très longue robe patchwork, comme autant de traces tissées de leurs névroses et obsessions. Martin Agyroglo

trop facilement la maladie mentale.

En revanche, les lettres d'anonymes relatant leurs symptômes furent marquantes de par l'exercice d'écriture. Elles dévoilent les peurs et les cauchemars de ces internés. J'y ai vu des chefs-d'œuvre. Rabelais pensait que le rire est un médecin, que l'art pouvait soigner. Je suis sensible à cette idée. Il paraît cruel de se dire que certains chefs-d'œuvre ont pu être détruits par manque d'intérêt. Il n'existe que très peu de références en écrits d'art brut. Les six textes retenus sont un choc.

Comment vous êtes-vous approprié ces textes, parfois absurdes ou incohérents ?

OLIVIER MARTIN-SALVAN L'art brut est clandestin. Novarina cachait sous les pierres ses premiers textes.

Le théâtre est l'endroit d'où l'on voit, il m'a fallu montrer. Je convoque en quelque sorte les fantômes. J'effectue un travail de creux afin de dresser le chemin de l'intime. Il nous a fallu un grand travail d'humilité. Nous étions tous devant une grande

montagne vierge. Notre travail a consisté à révéler le texte et non l'écraser. Nous avons fait en sorte de chasser tout misérabilisme ou de surjouer la folie. Il ne s'agit pas de nier leur folie mais j'ai préféré m'attarder sur leur liberté de ton et d'écriture. J'aime l'idée du « non-cadre ». Ces textes sont en dehors du temps ;

ils sont hors société. À ma petite échelle, je tente de rendre hommage à ces oubliés de la littérature. Nous sommes tous plus ou moins confrontés à la folie. Nous sommes tous proches de la falaise. La folie de notre société nous fragilise et le basculement est plausible.

En faisant l'impasse de la maladie, il se dégage une poésie et une grande inventivité...

OLIVIER MARTIN-SALVAN Ils n'ont aucune gêne à écrire librement ou inventer des mots. Ils n'entrent pas dans une case. L'humain est souvent placé dans des cases. Eux, bien qu'internés, ils s'en émancipent. Il existe un côté quasi enfantin, un aspect très simple à la créativité. J'ai beaucoup travaillé sur l'enfance. L'émerveillement est la chose première. ●●●

OLIVIER MARTIN-SALVAN EST ARTISTE ASSOCIÉ AU CENTQUATRE, À PARIS, APRÈS PLUSIEURS ANNÉES AU QUARTZ, À BREST.

●●● « La folie de la société nous fragilise »

Pourquoi avoir choisi un accompagnement musical ? La puissance des textes parlait d'elle-même...

OLIVIER MARTIN-SALVAN La musique offre au spectacle une voix schizophrène. Je n'aurais jamais pu mener à bien ce projet sans avoir rencontré Philippe Foch. J'ai rencontré beaucoup de difficultés à trouver des musiciens qui acceptaient de travailler par thèmes. D'emblée, Philippe a adhéré. Philippe joue aussi de la matière brute. Il joue avec de la pierre, des végétaux ou du fer. Sa démarche est de chercher à faire résonner la pierre ou le bois ou l'histoire de la matière tout en étant concret. J'imaginai le texte minéral.

Le spectacle repose sur six textes. Pourquoi avoir recentré sur Jacqueline ?

OLIVIER MARTIN-SALVAN Le téroignage de Jacqueline est le seul document vidéo. Cette femme a été internée à la suite d'une lourde dépression. Elle a été victime d'une crise de délire. À des fins thérapeutiques, l'entretien a été filmé en compagnie de psychologues. Le document appartient désormais à la Collection de l'art brut de Lausanne. En sortie de crise, cette dame a été diagnostiquée guérie. Elle a pu reprendre le cours de sa vie. Il était intéressant que le texte le plus délirant du spectacle émane de la patiente guérie. Par ailleurs, j'ai été saisi par les passerelles entre des récits parfois éloignés de 150 ans. Il existe des connexions souterraines dont le point d'orgue est la logorrhée de Jacqueline. Par exemple, elle mélange le genre, il et elle se confondent. L'homme et la femme apparaissent plus complexes.

Une cage occupe la scène. De prime abord, il se dégage un sentiment de facilité pour traiter la folie...

OLIVIER MARTIN-SALVAN Je redoutais l'idée d'une cage sur scène. Elle soulignait de manière trop évidente la folie. Pour Philippe, la cage induit un premier rapport dans la musicalité. Selon lui, la cage apporte une liberté inédite. Nous laissons le soin au spectateur de se faire sa propre image. Pour ma part, elle évoque une forme de conscience enfermée d'où les voix surgissent. Par ailleurs, l'éclairage intérieur / extérieur a un rôle important. Il souligne les terreurs intérieures.

Vous portez une robe sur scène. Elle ferait figure de personnage en elle-même...

OLIVIER MARTIN-SALVAN Il serait intéressant de retracer une vie à l'aune des vêtements. La robe de Jacqueline mesure 20 m². Chaque tissu de la robe pourrait être une digression de l'Histoire. La robe est volontairement très colorée pour faire écho à l'art brut. Nous voulions quelque chose de très ouvert afin de partir dans l'imaginaire. Il nous a fallu être inventifs pour tenter d'être à la hauteur de leurs auteurs. ●

**ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
LIONEL DECOTTIGNIES**

Jacqueline, écrits d'art brut, du 12 au 15 février à la Comédie de Saint-Étienne; le 29 février, au Théâtre Meyrin (Suisse); le 3 mars au TNB, Rennes; du 12 au 14 mars au Lieu unique, Nantes; du 20 au 28 mars, au TQI, Manufacture des Céillets, Ivry, et le 19 mai au Théâtre de Carnaualles, Quimper



passage en revue
15 ans de citizenjazz



ACHETEZ ICI

LE JAZZ A SA TRIBUNE.

Edition du 1er mars 2020 // Citizenjazz.com / ISSN 2102-5487



SCÈNES



JACQUELINE S'ÉVADE DU CENT QUATRE

Écrits d'Art Brut au Festival « Les Singuliers » :

[zaklin] avec Olivier Martin-Salvan (acteur, concepteur) et Philippe Foch (comp, perc)

Jacqueline

Le Cent Quatre est « un lieu infini d'art, de culture et d'innovation ». C'est ainsi que se présente cet énorme complexe culturel du nord de Paris. En cette période de paralysie des transports, il faut compter une heure trente de marche depuis le centre de Paris, une heure avec des bus pris d'assaut. Et la salle, grande pourtant, affichait complet ! Le programme ? « Jacqueline », premier spectacle de la 4ème édition du festival « Les Singuliers ».



Jacqueline - Scène d'ouverture

@ Guy Sitruk

Cette édition célèbre les portraits/auto-portraits, figures artistiques davantage reconnues pour les œuvres picturales que pour les spectacles vivants. Dans ce festival, des formes de théâtre, de danse, de musique, des arts visuels et du numérique s'entremêlent.

Les textes de *Jacqueline* sont issus d'un livre de Michel Thévoz, *Écrits Bruts*, lui-même recueil de « textes de marginaux, dépourvus d'éducation, et en dehors de toute norme artistique ... Une grande nécessité émane de ces textes, un besoin vital de s'exprimer à l'écrit malgré la souffrance et l'enfermement physique et psychique de leurs auteurs. »

Un seul comédien sur scène, **Olivier Martin-Salvan**, à qui l'on doit la conception artistique, vêtu d'un incroyable amoncellement de vêtements, de lambeaux de tissus, dont il se dépouille ou se recouvre tout le spectacle durant, dans une orgie de couleurs.

Un seul musicien sur scène, **Philippe Foch**, aussi auteur de la musique, entouré de tout un attirail de percussions, qui reste enfermé dans une cage métallique durant presque tout le spectacle.

Elles ne sont pas si fréquentes, les pièces de théâtre qui mettent en scène des textes complexes où le dictionnaire ne reconnaît pas toujours ses petits. On pense évidemment à ceux de Valère Novarina. Servis par des acteurs totalement impliqués et talentueux, ils nous fascinent malgré l'étrangeté de la langue, et peut-être à cause de cela.

LA MUSIQUE N'ACCOMPAGNE PAS LE TEXTE ; C'EST UN AUTRE DISCOURS, PARALLÈLE OU DIVERGENT.

A LIRE AUSSI À PROPOS DE PHILIPPE FOCH

Les Amants de Juliette // Les Amants de Juliette s'électrolysent

Les Voyageurs de l'espace

Didier Petit / Claudia Solal / Philippe Foch // Les voyageurs de l'Espace

Les Amants de Juliette

Jacqueline s'évade du Cent Quatre

Soleil Rouge à Montreuil

DU MÊME AUTEUR : GUY SITRUK

Yoko Miura trio // Live at l'Horloge

Aretha Franklin touchée par la grâce

Ivo Perelman trio // String 3

Le petit déjeuner de la Belle Ouïe

Un quintette d'improvisation aux Sorins

Ivo Perelman Quartet // String 4

DANS LA RUBRIQUE SCÈNES

The Bridge 2.2 : la part d'incompatibilité.

L'heure de la reconnaissance pour

Ici, la langue n'est qu'un support malhabile à un trop-plein affectif qui ne sait sortir de la gangue du corps et du cerveau, qui ne sait s'évader de l'enfermement.

Ici la langue est un support défectueux à des obsessions qui trébuchent sur les mots, les consonnes, qui s'embourbent dans des allitérations sans fin.

Ici, le talent d'Olivier-Martin Salvan est tel qu'il nous fait comprendre l'indicible, partager l'incommunicable. Son corps même est l'un des outils de ce discours, ainsi que sa furie sur scène, ses auto-punitions, ces grands coups sur les projecteurs pour que la lumière nous parle aussi, de même que ce pyjama en tricot trop petit étiré sur son gros corps, que ces tissus bariolés dont il s'affuble et qui le suivent au sol comme la traîne d'une improbable princesse.

Makaya

Joëlle Léandre de New York à Montreuil

Hilde Marie Holsen et Lynn Cassiers, Ancienne Belgique et nouvelles musiques

François Thuillier & Anthony Caillet, nouveau répertoire

Kassap, Duboc et le ventre de Socrate



Philippe Foch

@ Guy Sitruk

Pour ajouter à cette fascination, un discours tout aussi brut, mais sans mots, sans souffle même, de celui qui est physiquement enfermé, dans une cage métallique : Philippe Foch, entouré par ses percussions, comme confiné encore davantage.

La musique n'accompagne pas le texte ; c'est un autre discours, parallèle ou divergent. Il force tout autant l'écoute, magnétise le regard sur la cage, sur son prisonnier. À l'intérieur, Philippe Foch fait bruisser des balais de brindilles avec une précision millimétrée sous la focale de la seule lumière sur scène, dans une sorte de fantasmagorie. Il fait tout résonner par des frappes sur des gongs, des peaux, des tubes, par des caresses ou des chocs nerveux sur une tabla, par des lamelles métalliques qu'il fait vibrer, par son archet qui frotte ou frappe tout ce qu'il trouve, y compris sa propre cage, par des feuilles de métal qu'il agite comme pour un appel au secours. C'est une forme de polyphonie superbement orchestrée à laquelle il nous

convie, traversée de cette même souffrance à dire, à exprimer, avec ces sonorités tout aussi primaires, essentielles, ces « cris percussifs ».



Olivier Martin-Salvan et Philippe Foch ; clap de fin

@ Guy Sitruk

Et comme si cela allait de soi, les mots, les tissus, les lumières, les couleurs, les sons, les corps, la cage, tout vient se mêler dans un opéra dérisoire où la virulence, la violence, l'outrance et l'impuissance viennent irradier la scène. Olivier Martin-Salvan, dans sa rage, ne se contente pas d'éructer, il fait le siège de la cage, comme un fauve ne tenant plus en place. Il en fait glisser les barreaux en ajoutant des crissements stridents à la symphonie en cours. Il souffle, il vocifère, il crie dans ces tubulures. Le prisonnier confiné multiplie avec frénésie les frappes sur un métallophone. Les traitements électroniques font le reste avec les amplifications, les résonances, les échos. Un moment d'une intensité orgiaque.

Quand vient la fin, la cage a avalé son prisonnier. Restent une chanson puisque les mots ne peuvent plus rien, et le dénuement lorsque la fatigue et la lassitude viennent tout submerger. Demeurer assis, les bras sur les genoux, dire quelques mots encore, tant que c'est possible, puis c'est le noir, le silence.

Un spectacle impressionnant, tout d'invention. Un art de la scène qui enthousiasme. Quand le théâtre excite et ravit notre chair, nos nerfs, nos neurones, nos tympans, nos pupilles, notre peau.